



GYNÉCOLOGIE ET FÉMINISME: UNE CAUSE – QUI NE PEUT-ÊTRE QUE – COMMUNE

Valérie LOOTVOET

Directrice de l'Université des Femmes

Pour les femmes, le temps de paix n'existe pas, nous disent Andréa Dworkin et John Stoltenberg, dès lors que les hommes, de tous bords politiques, de gauche comme de droite, en armes comme en civil, se servent de leur sexe comme d'une arme, pour détruire des femmes, mais aussi des enfants, et parfois, d'autres hommes. Le temps de paix n'existe pour les femmes, ni lorsque les hommes prennent les armes, et que les femmes deviennent alors un enjeu de destruction sociale, ni quand ils ne les prennent pas, et qu'ils violent ordinairement compagnes, inconnues, enfants et enfants. Il n'existe pas davantage quand des femmes se voient imposer d'être mutilées, leur sexe coupé, pour être mariables à, et consommables par, d'autres hommes.

Ainsi, dit Christine Delphy, préfaçant l'ouvrage de Sandrine Ricci, « au lieu d'isoler le « viol de guerre », il faut au contraire le replacer dans la série mondiale des viols, et plus largement encore, dans la série des agressions *sexuées* - dues au sexe (ou genre) de l'agressée et qui ne sont pas forcément *sexuelles*. Il est nécessaire de prendre en compte, et d'abord d'admettre qu'il existe, sous toutes les latitudes, un trait commun hélas à toutes les cultures aujourd'hui : la haine des femmes - la haine que les dominants éprouvent pour les dominées. Car les dominants, contrairement à ce que l'on pourrait croire, haïssent beaucoup plus leurs victimes que le contraire »¹.

Les violences faites aux femmes doivent donc être considérées comme un *continuum* dont on peut considérer cyniquement que l'exercice relève de variables ajustées à des contextes différents, mais toujours empreints de haine des femmes et des enfants, et, bien souvent, en nos sociétés dites évoluées, d'une quasi totale impunité. Prenons l'exemple parmi tant d'autres du verdict de la cours d'Assises des mineurs de Nanterre du 17 mars 2017, qui acquitte 7 des 9 accusés de viol, et

au sujet duquel la psychiatre Muriel Salmona, écrit : « De fait, la Cour considère qu'une fille de 14 ans peut être consentante à être pénétrée à tour de rôle par neuf garçons (masqués, ndlr) de 15 à 20 ans, et que ceux-ci n'ont eu ni l'intention la conscience de la violer »². La victime avait été violée, deux ans plus tôt, par son propre père. Pendant que les uns préparent, les autres achèvent.

Ces faits doivent donc faire l'objet d'une approche globale incluant :

Les aspects juridiques : par une qualification et un traitement juridique adaptés, tant en contexte dit de conflit armé que de contexte de société dite sécuritaire. La reconnaissance du féminicide, violence faite à une femme en raison de sa féminité - et dans laquelle peut être intégrée le viol, car à quoi sert-il si ce n'est à tuer les femmes psychologiquement et sexuellement ? - pourrait constituer une piste, notamment dans l'appréhension de tels faits devant des juridictions internationales. Il en est de même pour l'imprescriptibilité des viols et violences sexuelles. Mais il est aussi à faire respecter la loi par le passage des viols en cour d'assises, qui seule est compétente pour ce qui relève juridiquement du crime, vœu pieux dans notre contexte belge de correctionnalisation. Ainsi, il est possible pour des hommes de violer et d'être jugés tels des auteurs de petite délinquance, voleurs de poules ou piqueurs de mobylette.

Les aspects sanitaires holistiques, chers, nous l'avons vu, à Denis Mukwege, à Guy-Bernard Cadière, à Fabienne Richard et à Martin Caillet : car comment ne pas prendre en compte tous les aspects de réparation qui doivent impérativement accompagner les femmes et autres victimes de viol, accompagnement psychologique, social, physique de femmes volontairement détruites

par l'attaque de leurs organes sexuels. « Selon la littérature spécialisée, les périodes de grande confusion sont caractéristiques des séquelles du viol (*rape trauma*) projetant en quelque sorte les survivantes hors d'elles mêmes »³ il convient donc de diffuser la connaissance de ces faits de manière inter- et transdisciplinaire, par la formation des médecins, et l'enseignement de la condition des femmes dans le cursus médical comme dans les autres, par le biais d'une transmission par l'histoire, l'anthropologie, les sciences sociales, l'économie, au sein et par les différentes facultés universitaires et les associations féministes.

La reconstruction d'une victime de violences sexuelles passe par **un accompagnement psycho-social** et n'en est pas toujours la conclusion. Cet accompagnement doit prévaloir pendant le processus d'une éventuelle intervention chirurgicale, si elle est souhaitée par la patiente, et il en est en même temps la condition. Il doit également assurer un suivi pour les victimes qui en manifestent le besoin. Puisque, pour les femmes, la domination masculine a les effets que nous venons de voir, effets que le féminisme et leur alliées tentent de dévoiler, étant alors qualifiés de porteuses et porteurs d'un discours extrême, mais où se trouvent les extrêmes, à la connaissance de ce qui fut dit lors de notre deuxième journée de colloque ?

Il ne s'agit pas de rajouter une énième couche d'horreur à ce que nous avons entendu toute la journée. Il s'agit, au contraire, de dévoiler, de dire, de ne plus taire, pour ensuite, que la honte change de camp, pour démystifier, incriminer les auteurs et non les victimes, proposer un monde dans lequel plus aucun homme ne commette « ça », individuellement ou collectivement, qu'aucun homme ne puisse plus exiger d'une femme qu'elle soit excisée, que son sexe soit cousu, pour être par lui

acceptée. Il s'agit également de se fédérer, de se collectiviser, de porter une action fondée sur une politisation d'une problématique sociale afin qu'elle soit discutée, évoquée, et, dans le cas des violences, anéantie. Panzi en constitue un exemple majeur. Les Enfants de Panzi et d'ailleurs en sont aussi un exemple. Nos associations belges en constituent un autre. À l'hôpital Saint-Pierre, la volonté existe actuellement de mettre sur pied une structure spécialisée d'accueil de prise en charge médicale et holistique des victimes de viol et de violences sexuelles.

Car il est important pour les féministes et leurs allié-e-s d'identifier et de dire les problèmes, pour ensuite pouvoir les résoudre, et pouvoir imaginer des futurs sociaux réellement sécurisants et sécurisés pour toutes et tous, un projet social humaniste. J'en appellerais à la militante Finn MacKay⁴ qui dit si bien ces choses : « Le féminisme a (...) un message exigeant, la promesse que la façon dont sont les choses n'a pas à être la façon qu'elles doivent être, l'invitation à changer, à devenir les êtres humains que nous pouvons être, plutôt que les stéréotypes usés et limitatifs des hommes et des femmes. Parce que le féminisme est pour tout le monde, ce n'est pas seulement un mouvement pour les femmes, mais un mouvement politique de libération de l'ensemble de la société. (...) Ainsi, même si cela peut paraître idéaliste ou naïf, nous devons imaginer, ensemble, quelque chose de différent. Un monde où le pouvoir n'est pas une chose que l'on détient sur une « autre », mais quelque chose qui est partagé entre et pour le bénéfice de tous et de toutes, et en particulier les plus vulnérables. Un monde où les relations hétérosexuelles ne sont plus l'un des rares endroits où il est permis aux hommes d'exprimer leur vulnérabilité et leur besoin d'amour et de soin. Un monde où avoir de la force et être digne de confiance n'est pas être « viril », mais être humain. Parce que, tous les êtres humains sont vulnérables, tous les êtres humains ont besoin d'amour et de soins, tous les êtres humains aspirent à l'intégrité, aspirent à la congruence et cherchent à former des liens de bienveillance avec les autres et à partager leurs compétences pour

créer des familles et des communautés. Ces valeurs ne doivent pas être sexuées. Il me semble que le fait de rendre ces valeurs sexospécifiques, de les « genrer », ne peut qu'exercer des pressions sur les hommes et secrètement humilier les femmes en les présentant comme ayant besoin d'une protection venant du groupe de personnes dont elles craignent le plus la violence - les hommes. Malheureusement, c'est la réalité. (...) C'est peut-être la réalité, mais ce n'est pas normal. C'est notre situation actuelle qui est ridicule et scandaleuse. Et notre effort partagé pour construire quelque chose de meilleur n'est jamais naïf, ce n'est jamais un échec. Parce que s'accrocher à l'espoir est toujours un gage de succès. Cet espoir a bâti le legs de services qui existent aujourd'hui pour les femmes, les enfants et les hommes victimes de violences et d'intimidation. Notre mouvement a transformé les lois, en a écrit de nouvelles, a inspiré des cœurs et des esprits et a sauvé des vies. Notre travail est maintenant de protéger ces gains, parce que grâce à nos sœurs qui nous ont précédées, nous avons quelque chose à perdre, et il nous reste à gagner une des plus anciennes révolutions de la terre. »

Violenter les femmes, les enfants, jusqu'aux plus petits, et également des hommes, pour les féminiser, car quoi de pire pour un homme que d'être réduit à « n'être qu'une femme » dans une société patriarcale ? C'est bien à cela que servent le viol et les violences sexuelles : rappeler l'ordre de chacune et de chacun dans une société basée sur le pouvoir du virilisme, pouvoir mortifère, dont nous n'avons pourtant plus les moyens, et c'est le titre du texte de Finn MacKay.

Le rôle des médecins est d'écouter, et de soigner, individuellement. Il se joint ici à celui des militantes dont le rôle est, plus collectivement, de changer le social, et à imaginer cet « autre monde qui est possible ». N'est-ce pas là notre cause commune, œuvrer ensemble sur cette problématique, grâce aux apports respectifs de la médecine et du para-médical, dites sciences dures, et des sciences sociales, qui tentent de comprendre et d'expliquer ce monde ?

Pour finir, un mot plus personnel : j'ai écrit cette conclusion avec émotion, avant hier soir. Mon enfant, un enfant fille, dormait à côté de moi. J'étais plongée dans "Avant de tuer les femmes, vous devez les violer" de Sandrine Ricci. Je me suis prise à espérer, sans aucun espoir de réalisation prochaine et immédiate, que plus aucune femme ne subirait de viol, ce meurtre qui les laisse vivantes. J'ai pensé aux femmes évoquées dans cet ouvrage portant sur leur sort durant le génocide Tutsi au Rwanda. Aux femmes subissant le viol aujourd'hui en République Démocratique du Congo. J'ai pensé aux femmes de mon entourage qui l'ont été, et l'ont raconté au détour d'un verre, d'une rencontre, d'une confiance. Leur violeur court toujours. Sans doute, certainement, sévit-il encore. J'ai pensé, alors que c'est contraire à toutes mes valeurs, que si un jour, un homme devait infliger cette abomination à mon enfant, je n'aurais qu'une envie : le réduire en bouillie. C'est ce qu'il m'est venu en lisant les exactions très majoritairement impunies des violeurs, ces massacreurs ordinaires. Car pour boucler la boucle, pour les femmes, le "temps de paix" n'existe pas. Il n'est encore qu'un temps de guerre, contre la part la plus fragile de leur corps, celle à laquelle elles sont à la fois ainsi réduites et par laquelle elles sont détruites. Mais un jour, grâce à vous, grâce à nous et à nos alliances, cela changera. ■

-
- 1 Delphy, introduction à Ricci, Sandrine, p. 14-15.
 - 2 Salmona, Muriel. Justice, vous avez dit Justice ? À propos du verdict scandaleux de la cour d'Assise de Nanterre du 17 mars 2017.
 - 3 Ricci, Sandrine, Avant de tuer les femmes, vous devez les violer, p. 144.
 - 4 <http://sisyphe.org/spip.php?article4327>, Mackay, Finn, « Nous n'avons plus les moyens du patriarcat », Conférence donnée à l'organisation Welsh Women's Aid, le 10 décembre 2012.
-